

LE PEUPLE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

MONTREAL, Samedi 7 Avril 1883

H. BEAUGRAND DIRECTEUR-PROPRIETAIRE

Bureaux: 31, 33, 33 1/2, rue St Gabriel

Le No 2 Cts

LE PEUPLE

Abonnements: UN AN \$1.00, SIX MOIS \$0.60, ANNONCES \$1.00

LA PATRIE

Parait tous les jours à 5 heures du soir. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

3ème Année.

Abonnements: Un an \$1.00, Six mois \$0.60

FEUILLETON.

LES SABOTIERS DE LA FORÊT NOIRE

Par EMMANUEL GONZALES.

Il ne put achever; il restait comme ébloui et saisi d'une naïve admiration en contemplant la pale figure de Marguerite dont les yeux étaient encore fermés. Depuis trois ans, en effet, la jeune fille s'était pour ainsi dire transformée. Ce n'était plus la petite compagne riante de Fritz, c'était une femme dans l'éclatante épousée de sa beauté; et les tresses blondes de ses cheveux semblaient les anneaux d'une couronne, ses sourcils plus fins et plus noirs que le plus beau de ses yeux, se levèrent comme la fleur du fuchsia s'orientant même dans cette fleur momentanée, et Fritz crut d'abord ne pas reconnaître sa compagne d'enfance. Il la voyait trop belle. Étant-ce bien Marguerite? oserait-il lui parler? et elle, cette belle jeune fille, daignerait-elle se souvenir de lui et se souvenir surtout de leur amour? il avait froid et chaud en même temps. Il la regardait, il l'admirait et tout lui disait Dieu de la laisser; encore quelques instants endormie, car si elle se réveillait tout à coup, si elle se voyait tout à coup briller dans ses songes comme des étoiles, se fixaient sur lui avec dédain, il en mourrait de couleur; avec tendresse, il en rougissait de confusion et de trouble. Il se hasarda cependant à l'appeler timidement: — Grettly! Grettly! car il voyait le bonhomme le regarder avec surprise, et la réalité étroit était de tous les côtés. Marguerite ouvrit les yeux, et les couleurs de la vie remontèrent à ses joues. Quand son clair et limpide regard eut pénétré jusqu'au cœur de Fritz, le pauvre garçon crut que le soleil étincelait tout à coup au milieu de la nuit, et comme dans un rêve de bonheur, toute la scène lugubre qui l'entourait lui apparut radieuse. Lui qui n'avait pas le sentiment d'être la poésie nocturne de la forêt; la jeune fille splendide de beauté, de grâce et de fraîcheur, renaissant à la vie dans cette vieille cariole; Gaspard allait indécis de son enfant à son cheval abattu; Christy tenait d'un air ébahi son sac d'abeilles à la main; les arbres mouchetés d'étoiles de lumière par les rayons de la lanterne et le sentier se contournant pour s'enfoncer dans l'ombre; tout cela formait un tableau qui devait vivre toujours dans le souvenir de l'humble sabotier.

— Rassurez-vous, voisin, dit Fritz, je vais vous extraire tous ces aiguillons-là, et demain il n'y paraîtra plus, Christy vient nous éclairer. Puis tirant de sa poche un couteau sur l'un des côtés duquel était montée une petite lame aigüe, il enleva très adroitement chaque dard en la glissant entre la peau et l'arme venimeuse; et il eut soin de ne pas comprimer la vésicule au venin, car il savait par expérience que lorsqu'on la presse dans la plaie, elle y verse jusqu'à sa dernière goutte. — Merci, Fritz; et maintenant que tu m'as opéré mieux que le plus habile chirurgien, fais aussi plus de mon pauvre cheval, dit le bonhomme. Enchanté d'être utile au père de Marguerite, le jeune sabotier s'occupa du cheval qui ne se laissa pas soigner sans rudes et sans soubresauts. Fritz vint enfin à bout de cette opération délicate; il laida la bête blessée à se remettre sur ses jambes, et racommoda tant bien que mal les harnais avec quelques vieux bouts de corde tenus en réserve par Melzer dans une poche de la cariole, et quand le bonhomme se vit grâce à cette assistance, en état de continuer sa route. — Mes chers amis, dit-il aux deux frères, je vous tiendrai compte de l'aide que vous m'avez donnée dans cette soirée maudite. — Puis il se hissa péniblement dans sa voiture et ramassa les guides. — Comment! lui dit Marguerite qui n'avait pu détacher ses yeux du jeune compagnon de son enfance; est-ce que vous allez laisser sur la route nos défenseurs, mon père? — Oh! ce sont de vigoureux gaillards! ont bon pied bon œil et qui n'ont peur de rien ma fille. Marguerite fit un geste de courtoisie, puis avec cette adresse féminine qui ne manque jamais son effet, elle reprit d'un air bonheur: — Vous avez raison, mon père, ils n'ont rien à craindre eux-tandis que nous... — Tandis que nous... répétait-il, que vous-tandis que vous... — Oh! rien, mon père; c'est le couvent qui m'a rendue craintive comme une demoiselle de la ville. — Craintive — mais à quel propos? nous n'allons pas rencontrer un essaim d'abeilles sauvages à chaque coude de la route. — Certainement. Oh! j'ai vu donc la tête? Ce que c'est que la peur! Et quand même cet insolent mendiant vous voyait seul essayant de vous insulter un peu plus loin, il suffirait de la vue de votre fouet pour lui faire prendre la fuite. — Le mendiant dit Melzer, mais je n'y pensais plus. Tu es fille prudente et avisée, Grettly. Ainsi donc, tu crois... — Je ne crois rien, mon père, reprit la jeune paysanne, sans cesser de regarder Fritz; disons adieu à nos amis et partons sans plus perdre de temps. Mais le bonhomme avait déjà changé d'avis. Il avait réfléchi que le mendiant pouvait en effet renouveler son attaque, et qu'en ramenant Fritz et Christy dans sa cariole, il se mettrait à l'abri de cet incident redoutable. — Il se tourna donc gracieusement vers eux: — Mes chers enfants leur dit-il, excusez le trouble où je suis, mon intention n'était pas de vous quitter si vite. Montez tous les deux dans ma cariole. — Mais dit Fritz en hésitant, malgré les signes encourageants de Marguerite, votre cheval est déjà si fatigué? — Montez-vous dis-je je le vois, qui n'a pas été attaqué tout à l'heure serait capable de vous surprendre et de vous jouer aussi quelque mauvais tour. La jeune fille sourit du succès de son innocent stratagème. — Quel coquin, père Gaspard? demanda Fritz étouffé. — Eh! le mendiant aux abeilles, pardieu! — Le mendiant aux abeilles! répéta le jeune chasseur. C'est donc pas le hasard?... — Le hasard! Est-ce que tu crois au hasard, toi Fritz, un garçon raisonnable? Mais le hasard c'est toujours un méchant gueux qui voit sa proie dans la main des autres. — Mais dit Fritz, et chemin faisant, je vous raconterai notre terrible aventure. Fritz sauta d'un bond dans la cariole, derrière lequel Christy et léger comme un chat, grimpa sans oser lui s'accrocher. — Mon garçon, reprit le bonhomme, tandis que je conduis, tout en causant, soutiens Marguerite, car après une si forte émotion les calots de la voiture se

raient capable de la briser, la pauvre enfant! — Fritz obéit silencieusement; ses yeux s'attachèrent avec une fixité qui tenait de l'extase sur ceux de Grettly, et le cheval qui se levait de l'écurie, suivit au petit trot le chemin qui conduisait à Nordsetten. — III — LA MARRANELLÉ Pendant que la cariole ramenait assez lestement Fritz et son jeune frère au logis, leur mère la veuve Wendel, attendait leur retour avec une lieueuse impatience. Dans le pays, la bonne femme était plus connue sous le nom de Marranelle. Sa cabane était cachée comme un nid d'oiseau dans cette partie de la forêt Noire qui appartient au Wurtemberg et dépendait du petit village de Nordsetten. Cette maison isolée qui abritait la veuve et ses enfants, se composait de deux vastes pièces blanchies à la chaux. Dans la première, quelques escabeaux bouaient autour d'une table de sapin, et une vieille draperie se s'érigeait au-dessus de la table, et au-dessous de la table, se trouvaient deux chaises de bois. Dans la seconde, quelques escabeaux bouaient autour d'une table de sapin, et une vieille draperie se s'érigeait au-dessus de la table, et au-dessous de la table, se trouvaient deux chaises de bois. Ces explications données, nous allons retrouver devant l'âtre la figure veuve, qui venait enfin d'obtenir au moyen d'une petite corne de verre, la précieuse liqueur qu'elle cherchait. Une addition de cerises distillées qu'elle y versa et qu'elle battit pendant trois minutes avec une spatule de bois, transforma ce résidu en une sorte de pâte presque liquide et elle le renversa dans un petit vase de terre. Elle couvrit ensuite le vase d'un linge, le serra précieusement dans sa crèche, et après avoir éteint le feu de son foyer elle alla s'asseoir dans la pièce, garni sa quenouille et se mit à filer en attendant ses enfants. Mais dès que l'orage éclata, rejetant ses fuseaux, elle alla s'accouder devant la fenêtre et ouvrir le regard à la lueur des éclairs la route par où devaient venir ses deux fils; puis elle se mit à prier avec ferveur. Bientôt elle aperçut de loin deux grands yeux ardents qui flambaient au milieu des ténèbres et semblaient venir à elle. C'était la cariole de Gaspard Melzer, qui s'arrêta peu après devant sa porte. Dès que la veuve eut reconnu la voiture, elle frappa le soleil et referma brusquement la fenêtre en disant avec humeur: — Que vient faire ici Melzer, cet osseau de malheur? Puis elle fit un pas vers la porte et tendit la main vers les verrous, comme si elle eût voulu se barricader contre un danger, sans souci du devoir de l'hospitalité si sacré pour les habitants de la forêt. Devant ses yeux il se voyait passer comme une procession de malheur et son cœur se glaçait. Tout à coup elle sourit, une chaude effluve enveloppa tous ses membres, et elle ouvrit la porte toute grande comme si elle n'eût rien entendu. Au même instant Fritz et Christy, tout changeant par la main levée, arrivèrent, et se précipitèrent dans la cabane comme un véritable avalanche. — Mère, dit Fritz en souriant vous gueziez impatientement le retour de vos enfants, n'est-ce pas? Eh bien! continuez-lui lui je le jure Grettly dans les bras, vous n'avez pas perdu pour attendre car au lieu de deux enfants, en voilà trois qui nous arrivent. La Marranelle restait immobile et stupéfaite; elle n'embrassait pas les deux fils, elle ne leur serrait pas contre son cœur, elle n'aurait pas sa beauté et sa grâce; elle se disait en elle-même: La vision avait raison c'est là qu'est le malheur! — Il faut donc vous embrasser de force, bonne nourrice? dit Grettly en jetant avec un abandon charmant ses bras autour du cou de la veuve. Ah! j'ai les yeux bien absents, ont-ils dit vous n'avez pas oublié, qu'il faut grand et vous ne reconnaissez plus votre petite chèvre, comme vous m'appeliez Grettly la sauteuse, Grettly la turbulente? Le cœur de la Marranelle se fondait dans sa poitrine; elle sauta l'enfant dans ses bras robustes, et la baisa avec une sorte d'émportement. — Ne pas te reconnaître, toi, Grettly! mon enfant bien aimé! Mais crois-tu donc que je t'ai perdu de vue un seul jour une heure une minute? N'avez-vous pas prié tout pour toi que pour mes deux fils? et le soir n'entendais-je pas ta voix à mon oreille, avant de m'endormir? Ous, tu es bien belle, bien grande, bien sage maintenant, tu es une demoiselle, et pourtant... — Ah! vous allez me faire

pour, nourrice; je ne suis pas si changée que cela; dit Grettly; je n'ai rien oublié du passé, je connais aussi bien que vous la place de vos fleurs, de vos boucans et de vos vilains lézards. — Ainst tu reviens à la forêt, mon enfant? demanda la veuve. — Oui, la Marranelle, répondit Gaspard Melzer entrant le dernier, et j'ai voulu que sa première visite toi pour vous. La veuve le regarda fixement; Gaspard embarrassé baissa les yeux. Marguerite reprit avec un soupir. — Enfin j'ai quitté mon couvent pour n'y retourner jamais! N'est-ce pas, mon père? continua-t-elle, en rejetant par un gracieux mouvement sa tête blonde en arrière pour rencontrer le vieillard. — Oui, mon enfant, répondit celui-ci, et nous ne nous quittons plus qu'un jour où le mari que je t'aurais choisi l'emmenera de la maison paternelle. Les regards des deux jeunes gens se croisèrent; nous ne savons quel fluide s'en échappa, mais Margue rite se sentit rougir, et Fritz eut un tressaillement au fond du cœur. Dans ces mystérieux échanges, toute leur jeunesse avait revécu avec sa poésie innocente; ils avaient revu les arbres escaladés par Fritz et dont les fruits pleuvaient dans le tablier de Grettly, les ruisseaux gonflés qu'elle avait traversés sur le dos de son ami, les vieilles ruines festonnées de lierre s'éboulant sur leurs pas à l'heure où le soleil couchant dorait les chevreuilles; mais ce coup d'œil si rapide et si profond n'avait pas échappé à la veuve. Elle posa ses deux mains sur les épaules de Marguerite, s'éloigna d'un pas, et l'examinant avec une attention redoublée. — Oui, tu t'es transformée pendant ces trois années passées loin du pays, ma chère enfant; tu es plus belle que toutes les belles filles de la forêt, et comme tu es aussi bonne que belle, heureux sera le mari que ton père choisira. — N'est-ce pas la Marranelle? reprit Melzer en relevant la tête avec orgueil; mais la veuve regardait tout à coup son fils, qui contemplait Marguerite avec extase, ne répondit pas car elle sentait son cœur se serrer. — Et tu seras encore plus heureuse de me revoir, nourrice, reprit Marguerite, quand tu apprendras que sans Fritz et Christy je serais sans doute morte en ce moment. — Morte! répéta la mère avec un geste de stupeur. — Ah! j'ai eu bien peur, va! C'est une aventure terrible! mais Dieu soit loué! je suis sauvée et bien sauvée grâce au courage de tes enfants. Fritz fit signe à la jeune fille de se taire, mais la veuve l'avait saisi violemment par la main et l'interrogeait, des larmes dans la voix: — Qu'est-il donc arrivé? Monte toi! dont les yeux brillent comme des étoiles, ma Grettly! J'aurais pu ouvrir ma porte et voir entrer ton corps pâle et froid dans ma cabane? mais c'est impossible la forêt est sûre. L'orage peut-être l'aurait donc! le cheval aurait été égaré, et se serait emporté. Ses mains ridées tremblaient en touchant le corsage de Marguerite, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas blessée. — Rassurez-toi, bonne mère, il ne s'agit ni de brigands ni de voleurs, mais d'abeilles sauvages qui ne nous ont pas reconnus pour des compatriotes. Elle n'ont fait plus peur que de mal, grâce à Fritz qui ne leur a pas donné le temps d'accomplir leurs projets sanguinaires; mais je me souviendrai longtemps de cette journée! Je suis donc joyeuse et libre de dire que c'est à tes enfants que mon père et moi nous devons la vie. — C'est vrai, ajouta le vieux Gaspard, et ils en sont récompensés l'un et l'autre. La Marranelle se traîna lit et redressa sa haute taille: — Reconnaisses-tu et quelle réponse m'ont-ils donnée? — Mon homme vous avait si bien rendu le même service au premier chrétien venu. C'est à eux de remercier Dieu de leur avoir permis de sauver leur sœur Grettly. Mais peut-être a-t-elle eu tort d'être si familière avec la fille du riche Gaspard Melzer, moi qui ne suis qu'une pauvre veuve. Si l'en est ainsi, pardon, mon voisin, pardon! mademoiselle Marguerite, je saurai te tenir à ma place. Grettly se mit à rire, — Tu n'as pas compris mon père, nourrice; il n'a pas voulu l'offenser et tu aurais tort de l'écrouler d'un mot sans importance. N'es-tu pas de la famille et peut-être être question d'orgueil et nous? J'ai bien vu tout à l'heure que tu m'aimes toujours

No 46

LE PEUPLE

MONTRÉAL, 7 AVRIL 1883

A NOS LECTEURS.

A dater de cette semaine nous donnerons gratuitement dans chaque numéro du Peuple, une magnifique romance ou chanson française en musique, avec accompagnement pour piano.

COURRIER.

M. l'abbé Régier, curé de Saint-François-Xavier à New-York est malade; on a pu constater une longue maladie.

Une correspondance de la Pointe des Monts annonce qu'en cette localité et à la rivière Godbout l'hiver a été très rigoureux.

Il est arrivé hier au Castle Garden, de New-York 1957 émigrants dont plus de 500 Italiens.

Le gouvernement mexicain a décidé de subventionner une ligne directe de vapeurs entre le Canada et le Mexique.

La goélette de pêche américaine Governor Goodwin, de Boston, a brûlé hier soir dans le port de l'Union (Yarmouth). L'équipage a réussi à se sauver mais tous leurs effets ont été perdus.

M. Edison, l'auteur du système d'éclairage électrique qui porte son nom, était hier en cette ville. Il est parti dans l'après-midi pour Cornwall, où il a assisté aux expériences faites avec la lumière incandescente Edison.

Le roi de Portugal vient de conférer à M. Eugène Pereira, président de la Compagnie transatlantique, la croix de commandeur de l'Ordre de la Conception de Villa-Vieira.

On dit qu'un conseiller municipal de St-Sauveur, à Québec, est devenu fou et qu'il a essayé de se suicider par suite de la grande exaltation qu'il a faite chez lui le bill pour ériger en ville la municipalité de St-Sauveur.

Sur les instances de M. Auguste Vermond, député de Seine-et-Oise, le gouvernement français vient d'accorder à la province de Québec, et par extension au Dominion canadien, le droit d'ouvrir une exposition permanente à Paris, dans le palais du Trocadéro.

Par décret du président de la République française, rendu le 19 mars, sur la proposition du ministre de la guerre, un Canadien-Français, M. Chartrand, élève de l'école militaire d'infanterie de St-Maixent, a été nommé sous-lieutenant au 3e régiment de zouaves en Algérie.

Le budget fédéral—augmentation des dépenses

Nous avons prouvé par les estimations budgétaires que M. Tilley nous promettrait une augmentation de \$1,585,311 des dépenses en général pour l'exercice financier de 1883-84. Il y a augmentation et des dépenses incontrôlables et de celles qui sont sujettes à contrôle.

Table with 2 columns: DÉPENSES ORDINAIRES ET SUJETTES À CONTRÔLE POUR 1883-84, and DÉPENSES INCONTRÔLABLES. Includes sub-items like Administration, Justice, etc.

On voit qu'il y a un au-delà d'un million d'augmentation des dépenses en contrôlables. C'est justement à une époque où les circonstances ne permettent pas de tenir ces dépenses à un chiffre fixe que l'on devrait réduire les dépenses sujettes à contrôle.

Nous avons reçu, depuis la publication de notre article sur ce sujet, les propositions de M. Mouscau. Ce n'est pas un contrat que le ministre a déposé devant la chambre, il a seulement demandé la permission de faire un nouveau contrat en déterminant les clauses principales.

Un nouveau contrat en déterminant les clauses principales. Voici les propositions: Attendu que le contrat passé entre Sa Majesté et les propriétaires de l'Asie de Beaufort pour l'entretien des aliénés et des idiots, expire le premier jour de mai de la présente année, il est...

On peut en dire autant du service de la milice, qui accuse une augmentation de \$105,811. Il y a un item qui résonne mal aux oreilles de la population, c'est bien celui-là. Nos cultivateurs s'étonnent avec raison de voir consacrer de l'argent à faire des soldats dans un pays où toute guerre est impossible.

En prescrivant des conditions, comme le font les propositions, on devrait exiger qu'elles soient respectées. Pourquoi le ministre n'a-t-il pas soumis son projet au commencement de la session et demandé des soumissions? Aujourd'hui, on choisit la soumission la plus avantageuse, la chambre ratifierait le contrat et le public serait satisfait.

Mais comme toujours le ministre voudrait échapper au contrôle de la chambre. Aujourd'hui, il feint de se soumettre mais de façon à servir à moitié les intérêts du public. Au lieu de soumissionnaire ne sera admis à faire concurrence aux propriétaires actuels de Beaufort. On fixe un prix qui est évidemment le résultat de leurs calculs.

On paie, aujourd'hui, \$142 par tête, on voit que cette somme est réduite à \$132. C'est une économie de \$10 par aliéné ou environ \$10,000 par an aliéné ou environ \$100,000 par an que le contrat embrassera, car il est peu probable que l'on fasse un contrat pour vingt années à \$130 par tête.

Bien que nous n'attendions pas des résultats très heureux de la concurrence nous pensons que l'on devra soumissionner. Il faut au moins donner au gouvernement l'occasion de bien faire. Qui sait si, dans un bon moment, par hasard le ministre ne ferait pas un contrat excellent pour le présent et pour les contractants. Les très tristes que l'on a fait entretenir les aliénés pour moins de \$132 par année si on ne favorise pas indument les contractants actuels de Beaufort.

M. Tilley a fait, vendredi soir, son exposé budgétaire attendu depuis plusieurs semaines. Le ministre des finances a attribué le retard à l'incertitude qui environnait la politique fiscale de nos voisins. Le gouvernement de Washington, ayant résolu de modifier les droits d'accise, le cabinet d'Ottawa prévoyait que le changement influerait sur notre commerce et voulait se préparer à toute éventualité en modifiant quelque peu sa politique sur celle de nos voisins.

M. Tilley annonce qu'il va réduire les impôts d'un million et un quart. C'est quelque chose d'appréciable, mais on pourrait exiger plus. Nous avons des excédents de six et sept millions que l'on tire du goussot du contribuable. Pourquoi ne pas réduire d'autant les impôts? Sous le régime libéral le Dr Tupper était en outre un fardeau pour le peuple et il voyait là un fardeau pour le peuple et il disait que nous ne devions pas avoir un excédant.

On remarque dans ce chiffre une augmentation des dépenses que le ministre peut contrôler. Il y a pour le service civil \$30,073. M. Tilley prétend qu'il avait à faire face à de nouveaux besoins et que l'augmen-

tion était inévitable. S'il-on pourquoi les dépenses du service civil sont devenues presque incontrôlables? Parce que M. Tilley, qui s'est efforcé de limiter les dépenses sujettes à contrôle, dès 1879, leur a donné une tendance à l'augmentation. Une fois l'augmentation bien établie le système suscite de nouveaux besoins, des nécessités que le temps et la routine entraînent, et il devient difficile, sinon impossible, de réduire.

On peut en dire autant du service de la milice, qui accuse une augmentation de \$105,811. Il y a un item qui résonne mal aux oreilles de la population, c'est bien celui-là. Nos cultivateurs s'étonnent avec raison de voir consacrer de l'argent à faire des soldats dans un pays où toute guerre est impossible.

En prescrivant des conditions, comme le font les propositions, on devrait exiger qu'elles soient respectées. Pourquoi le ministre n'a-t-il pas soumis son projet au commencement de la session et demandé des soumissions? Aujourd'hui, on choisit la soumission la plus avantageuse, la chambre ratifierait le contrat et le public serait satisfait.

Mais comme toujours le ministre voudrait échapper au contrôle de la chambre. Aujourd'hui, il feint de se soumettre mais de façon à servir à moitié les intérêts du public. Au lieu de soumissionnaire ne sera admis à faire concurrence aux propriétaires actuels de Beaufort. On fixe un prix qui est évidemment le résultat de leurs calculs.

On paie, aujourd'hui, \$142 par tête, on voit que cette somme est réduite à \$132. C'est une économie de \$10 par aliéné ou environ \$10,000 par an aliéné ou environ \$100,000 par an que le contrat embrassera, car il est peu probable que l'on fasse un contrat pour vingt années à \$130 par tête.

Bien que nous n'attendions pas des résultats très heureux de la concurrence nous pensons que l'on devra soumissionner. Il faut au moins donner au gouvernement l'occasion de bien faire. Qui sait si, dans un bon moment, par hasard le ministre ne ferait pas un contrat excellent pour le présent et pour les contractants. Les très tristes que l'on a fait entretenir les aliénés pour moins de \$132 par année si on ne favorise pas indument les contractants actuels de Beaufort.

M. Tilley a fait, vendredi soir, son exposé budgétaire attendu depuis plusieurs semaines. Le ministre des finances a attribué le retard à l'incertitude qui environnait la politique fiscale de nos voisins. Le gouvernement de Washington, ayant résolu de modifier les droits d'accise, le cabinet d'Ottawa prévoyait que le changement influerait sur notre commerce et voulait se préparer à toute éventualité en modifiant quelque peu sa politique sur celle de nos voisins.

M. Tilley annonce qu'il va réduire les impôts d'un million et un quart. C'est quelque chose d'appréciable, mais on pourrait exiger plus. Nous avons des excédents de six et sept millions que l'on tire du goussot du contribuable. Pourquoi ne pas réduire d'autant les impôts? Sous le régime libéral le Dr Tupper était en outre un fardeau pour le peuple et il voyait là un fardeau pour le peuple et il disait que nous ne devions pas avoir un excédant.

On remarque dans ce chiffre une augmentation des dépenses que le ministre peut contrôler. Il y a pour le service civil \$30,073. M. Tilley prétend qu'il avait à faire face à de nouveaux besoins et que l'augmen-

tion était inévitable. S'il-on pourquoi les dépenses du service civil sont devenues presque incontrôlables? Parce que M. Tilley, qui s'est efforcé de limiter les dépenses sujettes à contrôle, dès 1879, leur a donné une tendance à l'augmentation. Une fois l'augmentation bien établie le système suscite de nouveaux besoins, des nécessités que le temps et la routine entraînent, et il devient difficile, sinon impossible, de réduire.

On peut en dire autant du service de la milice, qui accuse une augmentation de \$105,811. Il y a un item qui résonne mal aux oreilles de la population, c'est bien celui-là. Nos cultivateurs s'étonnent avec raison de voir consacrer de l'argent à faire des soldats dans un pays où toute guerre est impossible.

En prescrivant des conditions, comme le font les propositions, on devrait exiger qu'elles soient respectées. Pourquoi le ministre n'a-t-il pas soumis son projet au commencement de la session et demandé des soumissions? Aujourd'hui, on choisit la soumission la plus avantageuse, la chambre ratifierait le contrat et le public serait satisfait.

Mais comme toujours le ministre voudrait échapper au contrôle de la chambre. Aujourd'hui, il feint de se soumettre mais de façon à servir à moitié les intérêts du public. Au lieu de soumissionnaire ne sera admis à faire concurrence aux propriétaires actuels de Beaufort. On fixe un prix qui est évidemment le résultat de leurs calculs.

On paie, aujourd'hui, \$142 par tête, on voit que cette somme est réduite à \$132. C'est une économie de \$10 par aliéné ou environ \$10,000 par an aliéné ou environ \$100,000 par an que le contrat embrassera, car il est peu probable que l'on fasse un contrat pour vingt années à \$130 par tête.

Bien que nous n'attendions pas des résultats très heureux de la concurrence nous pensons que l'on devra soumissionner. Il faut au moins donner au gouvernement l'occasion de bien faire. Qui sait si, dans un bon moment, par hasard le ministre ne ferait pas un contrat excellent pour le présent et pour les contractants. Les très tristes que l'on a fait entretenir les aliénés pour moins de \$132 par année si on ne favorise pas indument les contractants actuels de Beaufort.

M. Tilley a fait, vendredi soir, son exposé budgétaire attendu depuis plusieurs semaines. Le ministre des finances a attribué le retard à l'incertitude qui environnait la politique fiscale de nos voisins. Le gouvernement de Washington, ayant résolu de modifier les droits d'accise, le cabinet d'Ottawa prévoyait que le changement influerait sur notre commerce et voulait se préparer à toute éventualité en modifiant quelque peu sa politique sur celle de nos voisins.

M. Tilley annonce qu'il va réduire les impôts d'un million et un quart. C'est quelque chose d'appréciable, mais on pourrait exiger plus. Nous avons des excédents de six et sept millions que l'on tire du goussot du contribuable. Pourquoi ne pas réduire d'autant les impôts? Sous le régime libéral le Dr Tupper était en outre un fardeau pour le peuple et il voyait là un fardeau pour le peuple et il disait que nous ne devions pas avoir un excédant.

On remarque dans ce chiffre une augmentation des dépenses que le ministre peut contrôler. Il y a pour le service civil \$30,073. M. Tilley prétend qu'il avait à faire face à de nouveaux besoins et que l'augmen-

Les dépenses depuis 1867 — Libéraux vs. conservateurs.

Pour l'exercice financier de 1867-68 le premier du gouvernement fédéral du Canada — les dépenses s'élevèrent à \$13,486,092.

Sept années plus tard, lorsque les libéraux prirent les rênes de l'état, l'exercice financier de 1873-74 absorba pour les dépenses \$23,316,316.

Les libéraux furent beaucoup plus sages. Ayant à emprunter pour remplir les obligations contractées par les conservateurs ils virent grossir les sommes affectées au paiement de l'intérêt de la dette et du fonds d'amortissement. Aucun contrôle sur ces dépenses. Cependant ils réduisirent tellement les dépenses sujettes à contrôle qu'en définitive le chiffre des dépenses additionnelles des deux catégories varia peu dans l'espace de cinq années.

Soyons généreux. Prenons entièrement la responsabilité des dépenses de 1878-79. Il en résulterait que, dans l'espace de cinq années, les réformés n'auraient augmenté que de \$1,139,065 les dépenses en général.

1878-79 — Dépenses..... \$24,455,381
1873-74 — do..... 23,316,316
\$ 1,139,065

Cela fait une moyenne de \$227,813 par année. Les conservateurs ne peuvent pas montrer des résultats aussi satisfaisants. Avant et après le régime libéral ils ont augmenté les dépenses d'un façon alarmante. Voyons pour le premier ministre conservateur:

1873-74 — Dépenses..... \$23,316,316
1867-68 — do..... 13,486,092
Augmentation 9,830,224

La moyenne est de \$1,638,370 par année. Sous le deuxième ministre conservateur l'augmentation est presque aussi alarmante. A la fin de l'exercice financier de 1883-84 les dépenses s'élevèrent à \$30,500,000. M. Tilley les porta à \$29,961,989 en ajoutant qu'il faudra voter des crédits supplémentaires. Portons ces crédits à environ \$550,000, ce qui serait un chiffre très réduit, nous arrivons à environ \$30,500,000. Voyons le chiffre de l'augmentation sous le deuxième ministre conservateur:

1883-84..... \$30,500,000
1878-79..... 24,455,381
Augmentation 6,044,619

La moyenne est de \$1,208,923 par année.

CAUSERIE

A LOUIS FRÉCHETTE.

Je désire, mon cher Fréchette, vous dédier la première de ces causeries intimes que j'ai l'intention de faire avec les abonnés de La Patrie, car je sais d'avance qu'en politique comme en littérature, nous avons à peu près les mêmes idées, sinon les mêmes aptitudes et le même talent pour les faire valoir.

rer, en l'accompagnant sur votre lyre de lauridat. On vous a injurié, vilipendé, insulté sur tous les tons de la gamme conspuratrice.

Vous avez laissé dire et vous avez continué votre route sans broncher d'une semelle. Vous êtes de ceux qui avez 60 millions, comme dit Emile Bergerat, qui injure des sots et l'engrais du génie et qu'il précipite les furibonds immortels.

L'Académie française a pensé comme vous et, ma foi! il m'a toujours semblé que le jugement des immortels valait bien celui de M. le sénateur Trudel, de M. Joseph Tassé ou de M. Thomas Chapatis.

C'est pourquoi, mon cher Fréchette, vous vous dédie cette première causerie, car vous êtes un vaillant. Inutile de vous dire que je n'ai pas la prétention de vous imiter, même de loin, mais que j'ai seulement l'intention de continuer la tradition de votre franc-parler et de votre attachement indéfectible à la cause libérale.

C'est à peu près là mon programme en deux mots. Dieu sait que ce ne seront pas les sujets qui me manqueront, lorsqu'il s'agira de s'attaquer aux travers de notre société, de notre politique et de notre littérature.

Vous me direz peut-être que c'est là une tâche ingrate. Je le sais! Vous me répétiez probablement que ce sera prêcher dans le désert. Je m'en doute un peu!

Vous m'annoncerez sans doute qu'une franchise trop prononcée me fera des ennemis. J'en suis certain! J'en ai déjà plusieurs et je sais ce que c'est. Et après?

Vous m'avez prédit dans le désert lorsque vous étiez dans la lutte? Vous répondriez: Avez-vous jamais reculé devant une tâche ingrate? Enfin n'y a-t-il pas de vous ennemis les plus acharnés faire voler vos vers par un filon par en voir la primeur.

Il n'y a pas à dire, d'ailleurs, les esprits s'émeuvent dans notre pays. Le pays n'a-t-il pas déclaré, ce cathédra, qu'un libéral canadien, au point de vue religieux, valait le conservateur le plus enroué?

Lisez-moi l'histoire des Canadiens Français de Suède, et après avoir admiré la manière dont il traite les questions les plus épineuses, donnez-moi ensuite des nouvelles. Voyez les succès toujours croissant de LA PATRIE, en face des attaques féroces de toute une presse ameutée contre les idées libérales et vous allez vous prendre à dire comme Galliéni: Elle tourne! il n'y a pas à dire, elle tourne!

Et de gros excédents. Au lieu d'aider avec prudence et d'économiser pour les jours sombres qui viendront inévitablement ils haussent les dépenses au prorata de l'augmentation des recettes. Pour les dépenses contingentes on remarque une extravagance qui frise la folie. On consacre des milliers de piastres à voyager, à se promener en voiture de coché 31e place, lorsque le ministère libéral se contentait de quelques centaines de piastres pour le même objet.

Au ministère de la milice l'hon. M. Caron coule des jours dorés. Il a augmenté de \$1,106 les dépenses contingentes et pour les cochers de place il a consacré \$550. Ce ministre a coûté au-delà de \$150 par jour pour les cochers seulement.

Le secrétaire d'état accuse une augmentation de \$24 des dépenses contingentes. Pour les cochers on a dépensé \$331.

On trouve dans les comptes du ministère des travaux publics un item étrange. On a payé à M. Mackay \$1,109, et le réviser des comptes dit, dans son rapport, qu'il lui a été impossible d'avoir une copie exacte du compte et les détails complets.

Le département de l'immigration est un de ceux qui sont exposés à tomber dans l'extravagance. On sait que par le passé les agences d'immigration ont absorbé des sommes considérables sans apporter des bénéfices très appréciables.

En demandant à la chambre de voter le contrat du Pacifique les ministres promettaient que la compagnie organiserait un grand système d'immigration concurrentiel avec le gouvernement et qu'il en résulterait des avantages nombreux et une grande économie pour l'état.

Il est fort à craindre que l'argent consacré à l'immigration ne bénéficie à la compagnie du Pacifique. Les immigrants s'établissent naturellement le long du chemin de fer. Comme la compagnie peut choisir ses terres où il lui plaît et que d'ailleurs ses sections alternent avec celles du gouvernement, elle pourrait bien offrir des avantages pour les attirer chez elle.

Il est fort à craindre que l'argent consacré à l'immigration ne bénéficie à la compagnie du Pacifique. Les immigrants s'établissent naturellement le long du chemin de fer. Comme la compagnie peut choisir ses terres où il lui plaît et que d'ailleurs ses sections alternent avec celles du gouvernement, elle pourrait bien offrir des avantages pour les attirer chez elle.

Il est fort à craindre que l'argent consacré à l'immigration ne bénéficie à la compagnie du Pacifique. Les immigrants s'établissent naturellement le long du chemin de fer. Comme la compagnie peut choisir ses terres où il lui plaît et que d'ailleurs ses sections alternent avec celles du gouvernement, elle pourrait bien offrir des avantages pour les attirer chez elle.

Il est fort à craindre que l'argent consacré à l'immigration ne bénéficie à la compagnie du Pacifique. Les immigrants s'établissent naturellement le long du chemin de fer. Comme la compagnie peut choisir ses terres où il lui plaît et que d'ailleurs ses sections alternent avec celles du gouvernement, elle pourrait bien offrir des avantages pour les attirer chez elle.

Quant aux jardiniers et aux fruitiers ils sont dans les mêmes conditions. Nous voyons bien quelques abris temporaires ici et là, qui menacent ruine et qui sont une disgrâce pour le marché Bonsecours. Mais ils sont tout-à-fait insuffisants.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

Le projet actuel remédiera à tous ces inconvénients. Il s'agit de construire une immense galerie à deux étages en arrière du marché Bonsecours et faisant face au fleuve. En bas sur la rue des Commissaires les jardiniers et fruitiers ainsi que leurs clients seraient dorénavant à l'abri de la pluie, de la neige et du soleil.

CHRONIQUE

qu'il y a un roi de France qui régnait sur le nom de Henri V, mais son prestige et sa grandeur... Libéraux, dit Rome, vous êtes aussi bons catholiques que les conservateurs... Les charrnières devaient insupportables; Rome impose le silence...

semble publique pour avoir ses moindres... 20. Que le comité central soit à Québec... 30. Que tous les journaux français... 40. Que le chiffre de la souscription... 50. Que la souscription soit élargie...

car dit Saint-Paul, « non est factum... 20. Nous recommandons au clergé et aux fidèles de ce diocèse de faire ce qui dépendra d'eux pour que les intentions du Souverain Pontife obtiennent leur plein effet... 30. Le présent mandement laur... 40. Le présent mandement laur... 50. Le présent mandement laur...

le demandeur au gouvernement de ne pas... M. WATTS - Copie de la correspondance... SEANCE DE L'APRES-MIDI... M. GARRAY demanda un état... M. WATTS proposa un amendement...

Parlement de Québec... ASSEMBLÉE LEGISLATIVE... La séance est ouverte à 11 h. 15 m... M. GUTHRIE déposa un rapport... M. LYNGH proposa un amendement...

Parlement Fédéral... Ottawa 28... La séance est ouverte à 3 h 30 p. m... M. CHARLES TUPPER demanda la permission de présenter un bill... M. WATTS proposa un amendement...

Parlement Fédéral... Ottawa 29... La séance est ouverte à 3 h 30 heures... M. SHAKESPEARE continua son discours sur l'émigration chinoise... M. WATTS proposa un amendement...

Parlement Fédéral... Ottawa 30... La séance est ouverte à trois heures... M. WALLACE (York) présente une motion... M. WATTS proposa un amendement...